

## LETTRE LIMINAIRE <sup>1</sup>

Hassi-Inifel, 8 novembre 1903.

**S**i les pages qui vont suivre voient un jour la lumière du soleil, c'est qu'elle m'aura été ravie. Le délai que je fixe à leur divulgation m'en est un assez sûr garant.

Cette divulgation, qu'on ne se méprenne pas sur mon but quand je la prépare, lorsque je la réclame. On peut me croire, si j'affirme que je n'attache aucun amour-propre d'auteur à ce cahier fiévreux. D'ores et déjà, je suis loin de toutes ces choses ! Mais, vraiment, il est inutile que d'autres s'engagent sur la route par laquelle je ne serai pas revenu.

Quatre heures du matin. Bientôt, l'aurore va mettre sur la *hamada* son incendie rose. Autour de moi le bordj sommeille. Par la porte de sa chambre entrouverte, j'entends la respiration calme, si calme, d'André de Saint-Avit.

Dans deux jours, lui et moi, nous partons. Nous quittons le bordj. Nous nous enfonçons là-bas, vers le sud. L'ordre ministériel est arrivé hier matin.

1. Cette lettre, ainsi que le manuscrit qu'elle accompagne — celui-ci sous enveloppe spéciale cachetée — furent confiés au maréchal des logis Châtelain, du 3<sup>e</sup> spahis, par le lieutenant Ferrières, le 10 novembre 1903, jour du départ de cet officier pour le Tassili des Touareg Azdjer (Sahara central). Le maréchal des logis avait ordre de les remettre, lors de sa première permission, à M. Leroux, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Riom, le plus proche parent du lieutenant Ferrières. Ce magistrat étant décédé subitement avant l'expiration du délai de dix ans fixé pour la publication du présent manuscrit, il en est résulté des difficultés qui ont retardé jusqu'aujourd'hui la publication dont il s'agit.

Maintenant, même si j'en avais l'envie, il serait trop tard pour reculer. André et moi avons sollicité cette mission. L'autorisation que j'ai demandée, de concert avec lui, est à l'heure actuelle devenue un ordre. La voie hiérarchique parcourue, des influences mobilisées au ministère, tout cela pour ensuite avoir peur, renâcler devant l'entreprise!...

Avoir peur, ai-je dit. Je sais que je n'ai pas peur. Une nuit, dans le Gourara, quand j'ai trouvé deux de mes sentinelles massacrées, avec, au ventre, l'ignoble incision cruciale des Berabers, j'ai eu peur. Je sais ce que c'est que la peur. Aussi maintenant, quand je fixe l'immensité ténébreuse d'où tout à l'heure surgira brusquement l'énorme soleil rouge, je sais que ce n'est point de peur que je tressaille. Je sens lutter en moi l'horreur sacrée du mystère et son attrait.

Fumées, peut-être. Imaginations d'un cerveau surchauffé et d'un œil affolé par les mirages. Un jour viendra sans doute où je relirai ces pages avec un sourire de pitié gênée, le sourire de l'homme de cinquante ans qui relit de vieilles lettres.

Fumées. Imaginations. Mais ces fumées, ces imaginations me sont chères. *Le capitaine de Saint-Avit et le lieutenant Ferrières, dit la dépêche ministérielle, s'appliqueront à dégager, au Tassili, les relations stratigraphiques des grès albiens et des calcaires carbonifériens... Ils en profiteront pour se renseigner, éventuellement, sur les modifications d'attitude des Azdjer à l'égard de notre influence, etc.* Si ce voyage devait, à la fin, n'avoir trait qu'à d'aussi pauvres choses, je sens que je ne partirais pas...

Donc, je souhaite ce que je redoute. Je serai déçu si je ne me trouve pas face à face avec ce qui me fait étrangement frémir.

Au fond de la vallée de l'oued Mia, un chacal aboie. Par intervalles, quand un rayon de lune, crevant d'argent les nuages gonflés de chaleur, lui fait croire au jeune soleil, une tourterelle roucoule dans les palmeraies.

Un pas au-dehors. Je me penche à la fenêtre. Une ombre vêtue d'étoffes noires et luisantes glisse sur le pisé de la terrasse du fortin. Un éclair dans la nuit électrique. L'homme vient d'allumer une cigarette. Il s'est accroupi, face au midi. Il fume.

C'est Cegheïr-ben-Cheïkh, notre guide targui, celui qui dans

trois jours va nous entraîner vers les plateaux inconnus du mystérieux Imoschaoch, à travers les *hamadas* de pierres noires, les grands oueds desséchés, les salines d'argent, les *gours* fauves, les dunes d'or mat que surmonte, quand souffle l'alizé, un tremblant panache de sable blême.

Cegheïr-ben-Cheïkh! C'est cet homme. Elle me revient à l'esprit, la tragique phrase de Duveyrier : « Le colonel met le pied à l'étrier et reçoit au même moment un coup de sabre <sup>1</sup>... » Cegheïr-ben-Cheïkh!... Il est là. Il fume paisiblement une cigarette, une cigarette du paquet que je lui ai donné... Mon Dieu! pardonnez-moi cette félonie.

Le photophore jette sur le papier sa lumière jaune. Bizarre destinée, celle qui, à seize ans, sans que j'aie su au juste pourquoi, a décidé un jour que je me préparerais à Saint-Cyr, a fait de moi le camarade d'André de Saint-Avit. J'aurais pu étudier le droit, la médecine. Je serais aujourd'hui quelqu'un de bien tranquille, dans une ville, avec une église et des eaux courantes; et non pas ce fantôme vêtu de coton, accoudé, avec une anxiété inexprimable, sur le désert qui va l'engloutir.

Un gros insecte est entré par la fenêtre. Il bourdonne, rebondit des murs crépis au globe du photophore, et enfin, vaincu, les ailes brûlées par la bougie encore haute, il s'abat sur la feuille blanche, là.

C'est un hanneton d'Afrique, énorme, noir, avec des taches d'un gris livide.

Je songe aux autres, à ses frères de France, aux hannetons mordorés que, par les soirs orageux d'été, je voyais s'élancer comme de petites balles du sol de ma campagne natale. Enfant, je passais là mes vacances; plus tard, mes permissions. Lors de la dernière, dans cette même prairie, à côté de moi marchait une mince forme blanche, avec une écharpe de mousseline, à cause de l'air du soir, si frais là-bas. Maintenant, c'est à peine si, effleuré par ce souvenir, je laisse, une seconde, mon regard s'élever vers un coin sombre de ma chambre, sur le mur nu où brille la vitre d'un portrait imprécis. Je comprends combien ce qui a

1. H. Duveyrier, *Désastre de la mission Flatters*. Bull. Soc. géo., 1881.

## L'ATLANTIDE

pu me sembler devoir être toute ma vie a perdu de son importance. Ce mystère plaintif est désormais sans intérêt pour moi. Si les chanteurs ambulants de Rolla venaient sous cette fenêtre de bordj murmurer leurs fameux airs nostalgiques, je sais que je ne les écouterais pas, et s'ils se faisaient trop pressants, que je leur signifierais leur chemin.

Qu'est-ce qui a suffi pour cette métamorphose? Une histoire, un conte peut-être, conté en tout cas par quelqu'un sur qui pèse le plus monstrueux des soupçons.

Cegheïr-ben-Cheïkh a terminé sa cigarette. Je l'entends qui regagne à pas lents sa natte, dans le bâtiment B, près du poste de garde, à gauche.

Notre départ devant avoir lieu le 10 novembre, le manuscrit joint à cette lettre a été commencé le dimanche 1<sup>er</sup> et terminé le jeudi 5 novembre 1906.

OLIVIER FERRIÈRES,

*Lieutenant au 3<sup>e</sup> spahis.*

## CHAPITRE PREMIER

### UN POSTE DU SUD

LE samedi 6 juin 1903 rompit la monotone vie qu'on menait au poste de Hassi-Inifel par deux événements d'inégale importance : l'arrivée d'une lettre de M<sup>lle</sup> Cécile de C... et celle des plus récents numéros du *Journal officiel* de la République française.

— Si mon lieutenant le permet? dit le maréchal des logis-chef Châtelain, se mettant à parcourir les numéros dont il avait fait sauter les bandes.

D'un signe de tête, j'acquiesçai, déjà tout entier plongé dans la lecture de la lettre de M<sup>lle</sup> de C...

*Lorsque ceci vous parviendra, écrivait en substance cette aimable jeune fille, maman et moi aurons sans doute quitté Paris pour la campagne. Si, dans votre bled, l'idée que je m'ennuie autant que vous peut vous être une consolation, soyez heureux. Le Grand Prix a eu lieu. J'ai joué le cheval que vous m'aviez indiqué, et, naturellement j'ai perdu. L'avant-veille, nous avons dîné chez les Martial de La Touche. Il y avait Élias Chatrian, toujours étonnamment jeune. Je vous envoie son dernier livre, qui fait assez de bruit. Il paraît que les Martial de La Touche y sont peints nature. J'y joins les derniers de Bourget, de Loti et de France, plus les deux ou trois scies à la mode dans les cafés-concerts. En politique, on dit que l'application de la loi sur les congrégations rencontrera de réelles difficultés. Rien de bien nouveau dans les théâtres. J'ai pris un abonnement d'été à l'Illustration. Si ça vous chante... A la campagne, on ne sait que faire. Toujours le même lot*

*d'idiots en perspective pour le tennis. Je n'aurai aucun mérite à vous écrire souvent. Épargnez-moi vos réflexions à propos du petit Combe-male. Je ne suis pas féministe pour deux sous, ayant assez de confiance en ceux qui me disent jolie, et en vous particulièrement. Mais enfin, j'enrage à l'idée que si je me permettais vis-à-vis d'un seul de nos garçons de ferme le quart des privautés que vous avez sûrement avec vos Ouled-Nails... Passons. Il y a des imaginations trop désobligeantes.*

J'en étais à ce point de la prose de cette jeune fille émancipée, lorsqu'une exclamation scandaleuse du maréchal des logis me fit relever la tête.

— Mon lieutenant!

— Qu'y a-t-il?

— Eh bien! Ils en ont de bonnes au ministère. Lisez plutôt. Il me tendit l'*Officiel*. Je lus :

*Par décision en date du 1<sup>er</sup> mai 1903, le capitaine de Saint-Avit (André), hors cadres, est affecté au 3<sup>e</sup> spahis, et nommé au commandement du poste de Hassi-Infel.*

La mauvaise humeur de Châtelain devenait exubérante :

— Le capitaine de Saint-Avit, commandant du poste! Un poste auquel on n'a jamais eu rien à redire! On nous prend donc pour un dépotoir!

Ma surprise égalait celle du sous-officier. Mais en même temps, je vis la mauvaise figure de fouine de Gourrut, le *joyeux* que nous employions aux écritures; il s'était arrêté de griffonner et écoutait avec un intérêt sournois.

— Maréchal des logis, le capitaine de Saint-Avit est mon camarade de promotion, dis-je sèchement.

Châtelain s'inclina, prit la porte; je le suivis.

— Allons, vieux, dis-je en lui frappant sur l'épaule, pas de moue. Rappelez-vous que dans une heure nous partons pour l'oasis. Préparez les cartouches. Il faut sérieusement améliorer l'ordinaire.

Rentré dans le bureau, je congédiai d'un geste Gourrut. Resté seul, je terminai rapidement la lettre de M<sup>lle</sup> de C..., puis ayant pris de nouveau l'*Officiel*, je relus la décision ministérielle qui donnait au poste un nouveau chef.

Voilà cinq mois que j'en faisais fonction, et, ma foi, je suppor-

tais bien cette responsabilité et goûtais fort cette indépendance. Je puis même affirmer, sans me flatter, que, sous ma direction, le service avait marché autrement que sous celle du capitaine Dieulivol, le prédécesseur de Saint-Avit. Brave homme, ce capitaine Dieulivol, colonial de la vieille école, sous-officier des Dodds et des Duchesne, mais affecté d'une effroyable propension aux liqueurs fortes, et trop enclin, quand il avait bu, à confondre tous les dialectes et à faire subir à un Haoussa un interrogatoire en sakalave. Personne ne fut jamais plus parcimonieux des ressources en eau du poste. Un matin qu'il préparait son absinthe, en compagnie du maréchal des logis-chef, Châtelain, les yeux fixés sur le verre du capitaine, vit avec étonnement la liqueur verte blanchir sous une dose d'eau plus forte qu'à l'ordinaire. Il releva la tête, sentant que quelque chose d'anormal venait de se produire. Raidi, la carafe inclinée à la main, le capitaine Dieulivol fixait l'eau qui dégouttait sur le sucre. Il était mort.

Cinq mois durant, après la disparition de ce sympathique ivrogne, on avait semblé se désintéresser en haut lieu de son remplacement. J'avais même espéré un moment qu'une décision serait prise, m'investissant en droit des fonctions que j'exerçais en fait... Et aujourd'hui, cette soudaine nomination...

Le capitaine de Saint-Avit... À Saint-Cyr, il était de mes recrues. Je l'avais perdu de vue. Puis mon attention avait été rappelée sur lui par son avancement rapide, sa décoration, récompense méritée de trois voyages d'exploration particulièrement audacieux, au Tibesti et dans l'Aïr; et soudain, le drame mystérieux de son quatrième voyage, cette fameuse mission entreprise avec le capitaine Morhange, et d'où un seul des explorateurs était revenu. Tout s'oublie vite, en France. Il y avait bien six ans de cela. Je n'avais plus entendu parler de Saint-Avit. Je croyais même qu'il avait quitté l'armée. Et maintenant, voici que je me trouvais l'avoir pour chef.

« Allons, pensai-je, celui-là ou un autre!... À l'École, il était charmant, et nous avons toujours eu les meilleurs rapports. D'ailleurs je n'ai pas les annuités voulues pour passer capitaine. »

Et je sortis du bureau en sifflotant.

Nous étions maintenant, Châtelain et moi, nos fusils posés sur la terre déjà moins chaude, auprès de la mare qui tient le milieu de la maigre oasis, dissimulés derrière une sorte de claie d'alfa. Le soleil couchant faisait roses les petits canaux stagnants où s'irriguent les pauvres cultures des sédentaires noirs.

Pas un mot durant le parcours. Pas un mot durant l'affût. Châtelain, visiblement, boudait.

En silence, nous abattîmes tour à tour quelques-unes des misérables tourterelles qui venaient, leurs petites ailes traînantes sous le poids de la chaleur du jour, étancher leur soif à la lourde eau verte. Quand une demi-douzaine de minces corps ensanglantés furent alignés à nos pieds, je mis la main sur l'épaule du sous-officier.

— Châtelain!

Il tressaillit.

— Châtelain, je vous ai rudoyé tout à l'heure. Il ne faut pas m'en vouloir. La mauvaise heure avant la sieste. La mauvaise heure de midi.

— Mon lieutenant est le maître, répondit-il d'un ton qu'il voulait bourru, et qui n'était qu'ému.

— Châtelain, il ne faut pas m'en vouloir... Vous avez quelque chose à me dire. Vous savez de quoi je veux parler.

— Je ne vois pas vraiment. Non, je ne vois pas.

— Châtelain, Châtelain, soyons sérieux. Parlez-moi un peu du capitaine de Saint-Avit.

— Je ne sais rien, dit-il avec brusquerie.

— Rien? Alors, ces mots de tout à l'heure?...

— Le capitaine de Saint-Avit est un brave, murmura-t-il, le front obstinément baissé. Il est parti seul pour Bilma, pour l'Aïr, tout seul dans des endroits où personne n'a jamais été. C'est un brave.

— C'est un brave, sans doute, dis-je avec une infinie douceur. Mais il a assassiné son compagnon, le capitaine Morhange, n'est-ce pas?

Le vieux maréchal des logis trembla.

— C'est un brave, s'obstina-t-il.